

S'opposer dans une conversation à quatre : de quelques moyens

Astrid Berrier

Volume 25, numéro 2, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/603136ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/603136ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berrier, A. (1997). S'opposer dans une conversation à quatre : de quelques moyens. *Revue québécoise de linguistique*, 25(2), 13–33.
<https://doi.org/10.7202/603136ar>

Résumé de l'article

Cet article traite, à partir d'un corpus de conversations à quatre personnes d'origine québécoise, dans une perspective d'analyse conversationnelle, de quelques moyens pour marquer l'opposition en conversation naturelle. Les résultats montrent que les participants (hommes, femmes) préfèrent se lancer sur une piste sécurisante quand il s'agit de s'opposer, cf. l'emploi de marqueurs qui ont l'air d'avoir un sens positif (*wouin*), et donner certaines explications avec des reprises, des répétitions... plutôt que d'énoncer un *non* trop catégorique et, par là-même, menaçant pour la « face » des divers participants et pour l'équilibre de la situation. Enfin, les participants préfèrent l'attente, le non-dit ou l'évitement plutôt que l'emploi d'un *non* catégorique menant à la confrontation.

S'OPPOSER DANS UNE CONVERSATION À QUATRE: DE QUELQUES MOYENS

Astrid Berrier
Université du Québec à Montréal

1. Introduction

LA conversation, ainsi que le souligne Goffman (1974, p. 34), se présente comme «une unité naturellement délimitée». Selon les ethnométhodologistes, c'est une activité de la vie quotidienne, comme le montrent Richards & Schmidt (1983). Pour Coulon (1987, p. 70), elle «permet de décrire les procédés que nous employons pour construire l'ordre social». Et enfin, elle est en rapport avec les comportements verbaux et non verbaux tels que les décrit Hall (1976), qui peuvent se réaliser différemment selon les pays et les cultures. Elle met en place une dynamique *ad hoc* entre les participants et favorise, selon Carroll (1987), la construction de relations interpersonnelles.

Edelsky (1981) et Bouchard (1987) constatent que, pendant longtemps, la conversation dyadique a beaucoup occupé les chercheurs, que ce soit avec des analyses de conversations téléphoniques comme celle proposée par Schegloff & Sacks (1974) et celle de Whalen & Zimmerman (1987) ou tout autre type d'entretiens tels ceux entre des médecins et leurs patients. La conversation triadique commence à faire l'objet de recherches plus poussées ainsi qu'en témoigne l'ouvrage coordonné par Kerbrat-Orecchioni & al. (1995). Les conversations à quatre et plus n'ont pas encore fait l'objet de recherches approfondies. Certains, dont André-Larochebouvy (1984, p. 47), ont cependant pu affirmer que «les conversations à quatre et plus se réduisent en général à des structures dyadiques ou triadiques». Encore faudrait-il avoir à sa disposition un corpus de conversations à quatre pour le démontrer, un corpus varié en ce qui concerne le nombre d'hommes et de femmes, mais également au plan des groupes culturels en interaction. Sacks, Schegloff & Jefferson (1974) avancent des remarques intéressantes sur la distribution de la parole dans un groupe de quatre et plus, à savoir les phénomènes suivants:

- a) Être laissé en dehors de la conversation,
- b) Ne pas avoir de prise de parole garantie (avec donc contrainte d'attraper son tour de parole "au vol"),
- c) Subir une sorte de contrainte de la part des participants (hommes, femmes) pour que les tours de parole soient plus courts,
- d) La scission (deux dialogues de deux participants) qui peut se produire dans ce type de conversation.

Intéressée par cette description, nous avons donc privilégié le chiffre quatre pour les raisons suivantes:

- a) Pour les phénomènes de scission qui peuvent s'ensuivre,
- b) Pour les apartés qui peuvent se créer,
- c) Parce que cela instaure dans la conversation une dynamique intéressante: il est parfois plus difficile de prendre la parole à quatre qu'à deux, car il y a beaucoup plus de monde qui veut occuper seul le terrain conversationnel.

Nous avons également choisi de nous concentrer sur quelques moyens qui pourraient marquer l'opposition en conversation naturelle. Ces moyens sont variés: utilisation de marqueurs tels que *bin* et *wouin*, marqueurs aux multiples fonctions dont celle de servir à s'opposer; énoncés réalisant l'acte de parole de s'opposer lui-même en l'absence de marqueurs. Comme le montrent Debyser (1980) et Moeschler (1982), c'est un acte assez complexe dont le classement en micro-actes ou en macro-actes reste assez difficile, particulièrement quand on observe les actes et leur fonctionnement dans le discours, ce qui est, selon Kasper & Dahl (1991) encore assez rare dans la recherche. Nous jumelons donc l'acte de s'opposer et ses réalisations dans le discours avec des actes s'en rapprochant tels "dire non", "contredire", "être en désaccord" ou "contester" adoptant l'analyse de Debyser (1980). L'objet de cet article n'est pas de mettre de l'ordre dans ces actes plutôt voisins, et nous ne nous y étendrons pas. Enfin, nous devons faire appel à d'autres aspects pour notre analyse exploratoire de l'opposition en général tels l'utilisation du pronom *tu* en tant que terme d'adresse et le type de texte produit (informatif, expressif).

2. Le corpus et la méthodologie

Nous proposons, pour la présente étude, l'analyse d'un extrait d'une demi-heure de conversation (codée E-10) à bâtons rompus entre quatre personnes d'origine québécoise. La conversation fait partie d'un corpus plus important d'une dizaine d'heures d'enregistrement¹ entre personnes se connaissant (ce

ne sont pas des collègues de travail uniquement). Parmi ces conversations à quatre, plusieurs sont constitués de trois femmes et d'un homme, mais également de groupes de deux hommes et de deux femmes, et de groupes non mixtes (hommes / hommes d'un côté, et femmes / femmes de l'autre). Chaque conversation enregistrée se déroule pendant une demi-heure. Nous avons privilégié le chiffre quatre, suivant en cela Sacks, Schegloff & Jefferson (1974), et pour les raisons que nous avons évoquées plus haut.

Les sujets de conversation étaient laissés à l'initiative des participants, le plus important restant qu'il n'y ait pas d'animateur officiel. Le choix de ces sujets constituait un des critères qui nous intéressait. En effet, dans toute conversation, il est utile pour la dynamique de savoir qui détermine les sujets de conversation, comment ils sont accueillis et / ou poursuivis. Si l'un des participants décidait de s'improviser animateur, ou si les autres lui donnait ce rôle d'un commun accord, cela faisait partie, d'une part, des places que chacun s'assignait dans le déroulement de la conversation, comme le soulignent les psychologues, ou, d'autre part, du mode d'organisation du groupe, comme le montrent les ethnométhodologues. Le corpus de Bouchard (1987) est à cet égard très significatif.

Dans le cas du fragment sur lequel portera notre analyse, quatre amis ont donc accepté de se laisser enregistrer lors d'une de leur rencontre tout à fait informelle. Même si le micro est visible (pour des raisons déontologiques), ils ont vite oublié cette contrainte et ont adopté leur style coutumier de conversation à bâtons rompus. Dans E-10, il y a trois femmes (F1, F2 et F3) et un homme (H), et la conversation tourne autour de l'organisation d'une fête pour célébrer un anniversaire de mariage. Berrier (en préparation) montre qu'il existe deux meneurs dans la conversation codée E-10, des alliés (constants ou épisodiques) et une modératrice.

3. Les marqueurs: le cas de *bin*

3.1 *L'utilisation des marqueurs en général*

Des petits mots peuvent servir à initier la prise de parole. On les appelle marqueurs de prise de parole (MPP). Certains chercheurs, dont Vincent (1993)², les appellent des «connecteurs», des «ponctuants de la langue». La prise de

¹La présente recherche a été subventionnée par le FCAR, Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche, que nous remercions.

²Nous remercions Anne-Marie Boucher d'avoir porté l'ouvrage de D.Vincent à notre attention.

parole peut également se faire sans ces marqueurs. Quand il y en a, ce sont par exemple pour la France: *Mais; Ah non! Oui; Ouais; Ben; Mouais; Écoute! Remarque;...* et au Québec, des marqueurs comme: *Mais; Ah non! Oui; Ouais; Pis; Tsé; Bin; Fak; Wouin;...*³. Ainsi, cet extrait de la conversation E-10 qui en contient plusieurs (en caractères gras):

Exemple 1 de marqueurs divers tiré de E-10 (page 24):

- F2 : **Tsé** un liv' semblab' qu'on t'avait faite. Mé là, c'é jus' avec des [photos. Pis, c'é toute photocopié
H : [(?)
F : **Oué fak.** Ben j'pense que qu'est-ce qu'on a décidé
H : **Ah oué.** C't'en masse
F2 : C't'e une bonne idée. C't'e une bonne idée.
H : C'é jus' le souligner un peu dans l'fond
F? : Hum
F2 : **Pis,** j'veux dire euh si ça marche pas aller au lac, ben on ira pas. Pis on f'ra jus' la soirée (?)
H : **Ben c'é ça.**

Pour prendre la parole, les locutrices et le locuteur ont, dans l'exemple 1, recours à *tsé, oué, fak, pis, ben*. Comme notre étude ne vise pas le sens de certains de ces marqueurs, qu'ils soient placés en début d'intervention ou à l'intérieur des phrases elles-mêmes, mais plutôt une investigation de leurs caractéristiques de contextualisation, nous ne nous étendrons pas sur ce type de sémantique, par ailleurs légitime. Rappelons cependant que Léard (1983, 1989) a étudié en profondeur certains de ces marqueurs tels *fak* (1983) en tant que marqueur de cohérence de discours, dans son emploi phatique, pour interroger sur la conséquence, et *dis-donc* et *pi* (1989) dans une étude «tournée vers des préoccupations guillaumiennes sur l'unité sémantique d'un morphème en langue», p. 85. Nous traiterons davantage d'un ensemble de contraintes interactionnelles locales entourant certains de ces marqueurs placés en début d'intervention.

3.2 Les descriptions proposées

Cependant d'autres classifications ont été proposées: celle assez récente de Vincent (1993) et celle de André-Larochebouvy (1984). Vincent (1993) classe les marqueurs en trois grandes catégories: les marqueurs d'interaction «qui se

³ Les marqueurs évoqués ici ne sont que des tendances d'usage. Il est bien évident qu'*ouais, ben* ou *bin* et certains autres sont communs aux deux variétés. Pour les autres symboles de transcription, se référer à la légende donnée à la page 31.

rapprochent de la fonction phatique à cause de leur caractère désémantisé et ritualisé», p. 47, les marqueurs de structuration, ces mots-outils «qui interviennent dans les enchaînements et les démarcations du discours», p. 54, les marqueurs prosodiques et les ponctuels du discours.

La description de André-Larochebouvy (1984) se situe plus spécifiquement par rapport à la prise de parole proprement dite, et la description proposée s'applique au Français de France. André-Larochebouvy (1984) distingue, d'un côté, des marqueurs qui serviraient à souligner son accord avec l'interlocuteur, son soutien de l'interlocuteur, son empathie, ses encouragements et le fait de dire oui, etc. C'est la tendance mimétique,

qui veut dire empathie: on est aimable pour que l'autre le soit, pour "préserver sa face" comme on souhaite qu'il préserve la vôtre; l'envie de conquérir la sympathie, de gagner le partenaire l'emporte sur la simple envie de gagner la partie.

André-Larochebouvy (1984, p. 65)

D'un autre côté, elle dégage des marqueurs qui montreraient l'envie de gagner, de dominer l'interlocuteur, son désaccord, la contestation, le fait de dire non, etc., toutes ces manifestations ne voulant pas dire mauvaise humeur, ni agressivité, ni même être ennemis. C'est la tendance agonale. André-Larochebouvy (1984) ajoute que:

Il est rare qu'une conversation ne présente qu'un seul type de jeu [agonal ou mimétique]; les deux s'y trouvent mêlés, parfois avec dominance de l'un ou de l'autre.

Larochebouvy (1984, p. 64-65)

La classification proposée reste cependant incomplète, car certains marqueurs sont difficilement catégorisables. C'est le cas de *bon* ou *alors* en France, et ce serait le cas de *bin* ou *tsé*, ou même *pis* au Québec. Mais la classification d'André-Larochebouvy (1984) nous permet tout de même une première approche. Nous avons regroupé de façon provisoire des marqueurs comme: *Wouin; Oué; Bin cé ça; ...* du côté du mimétique et des marqueurs comme: *Bin, moi; Oué, mé; ...* du côté de l'agonal.

3.3 «Wouin» et le faux accord, le doute, ou l'hésitation

Dans E-10, on note une grande utilisation des marqueurs. On compte 181 marqueurs à tendance mimétique et 123 marqueurs à tendance agonale, selon le regroupement provisoire opéré. La tendance, chez les Québécois, est davantage une tendance au jeu mimétique. D'après Berrier (1990), c'est la même

tendance dans une conversation entre Français de France et quels que soient les stéréotypes que l'on pourrait avoir à cet égard. En effet, le mimétique constitue en quelque sorte le ciment de la conversation: il doit fréquemment y avoir accord (ou même coopération). Le mimétique et les marqueurs utilisés pour le souligner pourraient constituer l'équivalent de la déférence de Goffman (1974) ou de la politesse positive de Brown & Levinson (1978) ou du principe de coopération abordé par Goffman (1974) et Grice (1979). Concentrons-nous d'abord sur des marqueurs tels *wouin* qui peuvent introduire soit l'accord, soit le doute.

Exemple 2 sur *wouin* tiré de E-10 (page 13):

- F2 : Ah ça coûte quekque chose maint'nant
 H : **Wouin!** Mais
 F2 : On n'a pas rien gratuit maintenant
 H : **Wouin!** Mais à moins qu'on aille euh- chez Sears à dix piasses là.
 F3 : Ah **bin** y-a ça aussi
 H : Photo professionnelle toute d'un studio là, la patente.
 F3 : Mé c'é ça qu'vous avez faite [vous aut'?
 F1 : **[Hein wouin!**
 H : **[Bin oué**
 F3 : **Oué**

Les deux premières interventions de H avec *wouin* expriment une sorte de doute servant à masquer le désaccord contre F2 qui, la suite des interventions le montre, va se retrouver toute seule sur ce thème de conversation précis (faire faire une photo de famille pour marquer un anniversaire de mariage) puisque F1 et F3 se retrouvent du côté de H dans le système des accords (ou alliances) qui se crée. Cette mini-opposition fait partie d'un système d'opposition plus grand qui court dans toute la conversation entre H et F2, la position interactionnelle et les intentions de H n'étant pas transparentes dans la première moitié de la conversation. Un exemple extrait d'une autre conversation (E-15) du corpus comprenant deux hommes / deux femmes pourrait servir à corroborer ces remarques:

Exemple 3 sur *wouin* tiré de E-15 (page 45):

- MB : noir total lors de la mort de Jésus là (pause). I aurait pas implicit' ment reconnu parsque de par la logique des tex'es, i peuvent pas en arriver comme /
 FA : **Moi j'fais une overdose là fak je-je-je**
 (silence). **Moi ma mère, [a m'a- a m'a saturée là-d'ssus**
 MD : **[(?)**
 FA : Ah

- FC : Moi aussi
 MB : **Wouin**, mais moé, moé je- personnellement je - j'avoue (?)
 FA : Bin moi, personnellement, chu pu capab' n'entend' parler (?)
 FC : **Wouin**. Mais cé ça (?) p't- êt'

Nous reviendrons plus loin sur cet extrait dans lequel FC et FA essaient de bloquer un sujet de conversation par différents moyens. Notons ici que l'utilisation de *wouin* par MB montre que l'hésitation s'installe chez lui devant un front uni d'opposition. Doit-il continuer dans ce sens ou faire marche arrière? Le *wouin* utilisé par FC est cependant plus problématique, quoiqu'il se situe également du côté de l'allusion, ses intentions n'étant pas totalement transparentes, et de l'opposition.

3.4 Le cas de «bin»

3.4.1 Intentions diverses

Il existe une variété d'utilisations du marqueur *bin* dans la conversation E-10 en question. Par exemple:

Exemple 4 sur *bin* tiré de E-10 (page 15):

(fin du sujet de conversation: service à fondue)

- H : Ah **bin** là, qu'est-ce qu'on va faire pour souper?
 F1 : **Bin** cé ça. Fondue bourguignonne. Pis comme dessert,
 [fondue au chocolat
 H : [Ah fondue bourguignonne!
 F2 : Oué oué.
 H : Ah!
 F2 : C'tu correct ça?
 F3 : **Bin** là, cé chinoise ou bourguignonne?

Bin agit dans le cas présent comme présentateur (première intervention de H) et il sert de transition au reste de l'expression: *Ah bin là*, puisque H introduit un changement de sujet de conversation (ou sous-sujet de conversation puisque l'on parle toujours de fondue) qui passe des plats à fondue au type de fondue que l'on va cuisiner. Peut-on avancer que, dans l'intervention de F1, il sert également à marquer la surprise (ou l'agacement)? En effet, les participants ont déjà fait deux fois référence à ce point précédemment dans la conversation (une fois après une minute et demie de conversation et, à nouveau, après 3 minutes). Enfin, le *bin* dans la dernière intervention de F3 pourrait avoir la même fonction.

que celui de H et servir de transition, car personne, auparavant, dans la conversation, n'a introduit la possibilité de choix entre chinoise ou bourguignonne.

3.4.2 Pour atténuer

Exemple 5 sur *bin* tiré de E-10 (page 17):

- H : Y-a des branches en masse là-bas, là.
 F3 : **Bin non.** On en a chez (?) à maison, là.
 H : C'é ça j'dis

Dans l'exemple 5, on utilise *bin* entre autres pour ne pas être trop catégorique, pour ne pas donner un *non* trop abrupt qui heurterait l'interlocuteur. C'est alors un atténuateur, un modalisateur, et il sert à la nuance. On peut voir également que *bin* est utilisé avec un *oui* qui, ainsi, lui non plus, n'est pas trop abrupt. Ainsi dans l'exemple 6 qui suit:

Exemple 6 sur *bin* tiré de E-10 (page 20):
 (faire une fête pour...)

- F2 : le trente-cinquième?
 H : Non
 F1 : **Bin non,** j'pense c'tait pour le quarantième
 H : **Bin oui,** x- Quel âge que t'as toi, comparativement à x?

Dans le même ordre d'idée, *bin* est combinable avec *moi, je* qui, selon André-Larochébouvy (1984), fait partie des marqueurs à tendance agonale, et sert à se distancier. Il conserve alors sa fonction d'atténuateur de l'opposition créée par *moi, je*. Il sert même à former un autre type de construction avec *moi* sans le pronom *je* (exemples 7 et 8) ou avec *toi* sans *tu* (exemple 9). Ainsi:

Exemple 7 sur *bin* tiré de E-10 (page 21):

- H : Y- ont toute payé le restaurant pour toute la gang.
 F1 : On avait été mangé au chinois.
 H : **Bin moi,** j'étais pas là.

Exemple 8 sur *bin* tiré de E-10 (page 3):

- F2 : Si ça marche tsé
 F1 : **Bin moi,** ça marche pas

Exemple 9 sur *bin* tiré de E-10 (page 19):

F3 : **Bin** toi e:, tes parents, les avez-vous fêtés au trente-cinquième?

3.4.3 Pour retarder

Bin peut encore avoir d'autres fonctions. Soit les exemples 10 et 11 suivants:

Exemple 10 sur *bin* tiré de E-10 (page 17):

(on fait les 2 fondues ensemble)

H : **Bin**, mon Dieu, on va rester au moins vingt-cinq ans

F2 : **Bin** c'é pour manger longtemps

F? : Hum

H : Vingt-cinq ans minimum s'a tab'

F? : **Bin** pour une fois que- ah- qu'on va prendre not' temps. Ah ah!

Exemple 11 sur *bin* tiré de E-10 (page 18):

H : Mé, ça cé- Faudrait qu'ça- qu'on soit une grosse gang pis-
cé d'l'ouvrage

F? : (?)

F1 : Ah! Cé d'l'ouvrage!

F? : **Bin** tsé préparer-

F2 : Ça nous tente-tu de l'faire quand même euh

F1 : Wouin! Mé cé les broches, pis toute ça là.

Bin, dans ces cas-là, sert à ne pas exprimer immédiatement le désaccord avec ce qui vient d'être dit ou plutôt avec les intentions du locuteur; H, semble-t-il, ne veut rien préparer: ni fondue, ni méchoui, ni BBQ... parce que «c'est de l'ouvrage». *Bin*, plus précisément, peut également servir à reculer la prise de décision, dans un sens ou dans l'autre:

Exemple 12 sur *bin* tiré de E-10 (page 25):

(à propos d'une vente de garage)

F2 : Ah cé quand tu voudrais l'faire?

F1 : **Bin** c'était dans une de [ces fins d'semaine

H : [**Bin**, pas en fin d'semaine, l'aut'. On pour
rait faire ça l'aut' fin d'semaine, pas en fin d'semaine ici là.

F1 : **Bin** tu voulais aller à [(?)

F2 : [Ah! T'étais (?)

H : **Bin**. On ira une aut' fois chez X

F1 : **Bin** oui. Mais **wouin!** En tout cas, on y pensera.

Le dernier *bin* utilisé par H nous permet de mentionner des caractéristiques ayant rapport à la prononciation et à l'intonation. Cependant nous ne nous étendons pas là-dessus, mais il est bien évident que ces aspects jouent également un rôle important. Notons que le *bin* employé par H est un *bin* avec une syllabe allongée qui marque l'hésitation. Il en est de même du *wouin* de F1 qui se rallie à regret à l'idée de ne pas aller chez x (voir l'analyse de celui-ci plus loin).

3.4.4 Pour ne pas se prononcer, mais être présent

Exemple 13 sur *bin* et *wouin* tiré de E-10 (page 8-9):

- F2 : Non. Le voyage, c'était pas un gros voyage
 H : Sauf que un voyage, là.
 F2 : Ça c'tait jus' pour v'nir m' voir. Ah
 F? : Ah! ah
 H : **Bin. Ah wouin**
 F? : C'é ça
 F2 : Non mé jus' un billet. Pas les deux au- pour le [printemps 95
 H : [Pis là, l'aut', qui
 l'aurait payé? Eux aut'?'
 F2 : Oué, oué. Mam, a va v'nir quand même. Je sé qu'a va v'nir, mam si j'é un deuxième bébé
 H : **Wouin.** Mé pas là, c'é pas l'ar- c'pas à cause qui coûtent cher, les billets. C'é- c'é parsqu'i veut même pas y aller
 F2 : **Bin moi j'veux** qui vienne
 H : **Wouin**

Bin et *wouin* (ensemble ou séparés) permettent au locuteur de se positionner soit du côté du doute, comme dans la deuxième réplique de H de l'exemple 13, soit du côté de parler pour occuper la scène ainsi que l'explique Goffman (1987) sans avoir à se prononcer explicitement; les marqueurs se situent alors davantage du côté de la fonction phatique. H utilise d'ailleurs cette stratégie dans l'exemple 13 pour rester dans la conversation, même s'il n'ajoute rien, sauf son opposition.

3.4.5 Pour remplacer «non»

Avec quelques exemples tirés d'autres conversations du corpus, les fonctions de *bin* et *wouin* se confirment particulièrement sur l'utilisation de *bin* pour dire *non*, du moins pour remplacer un *non*:

Exemple 14 sur *bin* tiré de E-15 (page 45):

- MB : **Wouin**, mais moé, moé je- personnellement je- j'avoue (?)
 FA : **Bin** moi, personnellement, chu pu capab' n'entend'e parler (?)
 FC : **Wouin** mais cé ça (?) p't- êt'

FA cherche à bloquer le sujet de conversation de MB, sans le lui dire explicitement, et H1, dans l'exemple 16, semblerait utiliser *bin* comme synonyme de *non*:

Exemple 15 sur *bin* tiré de E-11 (page 23):

- H1 : Un quoi?
 F1 : Un métronome. (?) n'a un métronome
 F2 : Tsé, est vraiment là
 H1 : **Bin**, j'connais pas ça. J viens de Lachute
 F1 : H1, j't'une pianiste, pis tu connais pas ça
 H1 : **Bin**, toi t'es la pianiste pas moi
 F1 : Entéka

Exemple 16 sur *bin* tiré de E-16 (page 9):
 (en parlant d'un film)

- FA : C'est quoi ça?
 FD : C'est super. C't'un film érotico-meurtre
 ME : Ah érotico-mochton (?)
 FA : Ah érotico-mochton, wouin
 FD : Non, non. C'était pas érotico-mochton
 ME : **Bin non!** C'tait drôle!
 FA : **Bin**, c'est quoi?

Enfin, *bin non* pourrait bien avoir dans l'exemple 17, la fonction de renchérir sur un *non*, ayant alors le sens inverse de *si*.

On pourrait dire que les Québécois enregistrés seraient plus proches de la manière de fonctionner "anglophone", ou mieux "anglo-saxonne" (le phénomène étant peut-être moins linguistique qu'ethnoculturel). En effet, Béal (1993) montre que, lorsque les Australiens veulent contredire, ils n'utilisent pas *but* tout de suite dans leur première intervention. Ils utilisent d'abord un *well* dans leur première intervention pour ne pas être trop catégorique, puis le *but*, dans leur deuxième intervention. Il semblerait donc d'après ce corpus que les Québécois utilisent d'abord un *wouin* déjà tout chargé de doute, un *wouin bin*, ou un *bin* tout seul... avant de dire catégoriquement *non*.

4. S'opposer

La conversation a été décrite comme un enchaînement d'actes de parole, cf. Roulet (1981). Parmi ceux-ci, le macro-acte de "dire non" mérite que l'on s'y attarde. En effet, non seulement l'acte n'est pas simple comme le rappelle Moeschler (1982), mais c'est également un acte qui peut menacer l'équilibre précaire de la conversation ainsi que le souligne Beebe (1990). Par ailleurs, selon Goffman (1974):

Chaque fois que quelqu'un risque un message, c'est-à-dire un danger possible pour l'équilibre rituel, un autre est obligé de montrer que ce message a été reçu, et que toutes les personnes concernées peuvent en accepter le contenu ou y parer de façon acceptable. Bien entendu cet accusé de réception peut contenir un rejet poli de la communication originelle, ainsi qu'une demande pour qu'elle soit modifiée.

Goffman (1974, p. 36).

Goffman qui n'était ni linguiste ni pragmaticien a, par cette affirmation, saisi tout le jeu des actes de parole dans le déroulement de toute conversation, de même que le jeu des accords et des oppositions en réaction à un énoncé. De plus, dans certaines cultures plus que dans d'autres, les actes, selon Wierzbicka (1985), n'ont pas le même poids ni n'occupent la même place, et il semble que l'on aurait tendance à vouloir éviter le recours à un *non* perçu comme trop catégorique... ou trop menaçant. Dans la même veine, Weizman (1989) s'attache à décrire la place de l'allusion dans la requête. Elle montre que les Australiens à 80,7 %, les francophones au Canada à 54,6 % et les Israéliens à 51,4 % ont tendance à utiliser davantage l'allusion («les stratégies les plus opaques», écrit Weizman) pour faire une requête plutôt que toute autre forme plus directe, se ménageant ainsi une possibilité plus grande de pouvoir se soustraire, en cas de besoin, à ce qu'ils ont dit. Dans la conversation E-10, les exemples relevés pour l'acte de "contredire" ou de "dire non" témoignent des techniques suivantes: "avoir une bonne raison", "énumérer de bonnes raisons (et avoir un allié)", "retarder ou attendre pour dire", "se confronter et utiliser explicitement la forme négative", "éviter ou participer en alternance et de façon provisoire". Examinons respectivement ces techniques.

4.1 Avoir une bonne raison

Exemple 17 sur "contredire" tiré de E-10 (page 17):

H : Ah! Fondue au chocolat, cé l' fun, ça. **Wouin!** Mé cé une fondue bourguignonne ou fondue au chocolat qu' on fait?

- F? : Mé lé deux
 F? : N-non lé deux
 F? : le dessert
 F? : le dessert
 H : **Bin, mon Dieu, on va rester au moins vingt-cinq ans**
 F2 : **Bin** cé pour manger longtemps
 F? : Hum
 H : **Vingt-cinq ans minimum s'a tab'**
 F? : **Bin** pour une fois que- ah- qu'on va prendre not' temps. Ah ah!

Les deux dernières interventions de H ne contiennent pas d'expressions explicites du désaccord: ni *non*, ni forme négative, ni même *Je ne suis pas d'accord*. Pour montrer son désaccord avec ce qui va se faire, H a recours à un inconvénient majeur (la durée de l'événement) que l'on pourrait peut-être appeler une opinion contre, un argument contre ou bien une raison contre. On remarque ici l'utilisation d'une certaine forme d'allusion pour exprimer le désaccord, ce qui rejoint l'analyse de Weizman (1989). N'oublions pas que les participants se connaissent très bien, et que, dans ce contexte, il serait assez légitime de s'attendre à ce que H exprime clairement son désaccord sans autre forme de procès, sans discours implicite ou sans nuance en rapport avec la politesse. Au lieu de cela, il choisit une certaine opacité.

4.2 Énumérer de bonnes raisons (et avoir un allié)

Exemple 18 sur "contredire" tiré de E-10 (page 22):

- F2 : Non mé, comme tu disais l'été passé, ben quand t'en parlais tsé. Ben c'tait p'êt' ben faire un méchoui dehors. Tout l'monde donne un peu d'argent pis
 H : Wouin, c'é ça j'avais pensé.
 F1 : **Mé, on n'a pas l'temps d'faire ça**
 H : **Wouin! Bin cé l'temps qui manque là avec nos enfants. Té z'en-**
 Ton enfant.
 F3 : I va toujours en avoir. Ah!
 F1 : **On travaille. Lé z'enfants. On n'a pas l'temps d'préparer ça**
 H : Ça prend une s'maine d'ouvrage, ça quasiment
 F? : Hum
 H : Tsé- du- **Am'ner du bois pour le méchoui. Mettre des tab'. Appeler tout l' monde. Inviter tout le monde. Charger toute le kit.**
 F3 : Hum! **Bin** ça va être toujours comme ça. On va toujours [avoir dé z'enfants. Après ça moi too, j'vas n'avoir

F1 : [**Bin** cé pour ça 'ga'd'. C'pour ça qu' moi

H : **Wouin!**

F1 : Mé parents, on n'a pu l'temps, aye! Cinq enfants. Mé soeurs, toute.
Bin là, on va au restaurant. Tsé là nous aut' on n'é pas beaucoup encore là dans famille. Mais au moins ça va être souligné.

H poursuit dans la même veine. Il est toujours en désaccord avec une idée avancée par F2, celle de faire un méchoui (qui en fait est sa propre idée; il l'avait eue l'année précédente). Il est appuyé cette fois par F1, sa compagne, qui est plus directe avec l'utilisation de *mais* et d'une forme négative explicite. Elle avance également plus d'arguments: les enfants, le travail, et passe à la répétition de l'argument du temps (*on n'a pas l'temps d'préparer ça*). H n'utilise pas de négation (*c'é l'temps qui manque*) et il a recours à des stratégies opaques; il emploie également la technique de l'énumération, ce qui lui permet d'insister (troisième raison contre) sur les tâches occasionnées par la préparation d'un tel événement. Par rapport au sujet, F2 rappelle à tous l'idée du méchoui. F1 veut faire un pique-nique et F2 une fondue ce qui est dit au début, après 1 minute 20 de conversation, et H un BBQ (annoncé après une quinzaine de minutes) et ici un méchoui. Tout se passe comme si H s'opposait à lui-même. Finalement, F1 arrive avec une solution, celle du restaurant.

4.3 Retarder ou attendre pour dire

Par contraste, F1, dans l'extrait suivant, même si elle a encore une solution dans sa manche, ne fonctionne pas de la même manière (elle est moins directe) sur un aspect relié à la fête: faire une vente de garage pour se défaire de certaines choses:

Exemple 19 sur "contredire" tiré de E-10 (page 25):

F2 : Ah c'é quand tu voudrais l'faire?

F1 : **Bin** c'était dans une [de ces fins d'semaine

H : [**Bin**, pas en fin d'semaine, l'aut'. On pourrait faire ça l'aut' fin d'semaine, pas en fin d'semaine ici là.

F1 : **Bin** tu voulais aller à [(?)

F2 : [Ah! T'étais (?)

H : **Bin** on ira une aut'fois chez X.

F1 : **Bin** oui. **Mais wouin!** En tout cas, on y pensera.

F2 : Ou tu pourras l'faire le dimanche, le-le lend'main d'la fondue.

F1 : Parsque ma soeur, a fait un party aussi pour sé z'enfants pis toute [dans sa (?) ché pas quand là.

- H : [La fin d'semaine prochaine?
 F1 : Faudrait qu'on s'informe dé dates
 H : Parsque faudrait
 F2 : **Wouin! Bin** c'é ça. Vérifiez les dates.
 F1 : **Bin moi j'**avais pensé peut-être faire la vente de garage, le 6 août, à-
 au festival du lait.
 H : **Bin non.** Pas le 6 août. Moi, j'é déjà un mariage, le mariage à Y.
 F1 : Ah oué, cé vrai!

F2 est partagée entre les dates avancées par H et par F1. Elle suggère une autre solution (3^e intervention). Cependant plus que H ou F2, c'est F1 qu'il faut suivre. Elle annonce d'abord qu'on peut faire la vente "une" fin de semaine, mais elle n'annonce pas immédiatement qu'elle a un plan déjà tout établi, celui annoncé dans son avant-dernière réplique. Elle connaît l'emploi du temps de son compagnon (sauf pour le mariage) et le sien, mais elle attend cinq interventions avant d'annoncer son plan. Tout au long de ces interventions, elle ne contredit ni ne s'oppose à personne. L'intervention de F1: *Bin oui. Mais wouin! En tout cas, on y pensera* contient de par les marqueurs utilisés (à l'intérieur des énoncés et non en prise de parole) à la fois le doute / l'indécision / le désir de revenir sur ce qui vient d'être dit / l'évitement d'un débat trop long / le regret / et évidemment le désaccord non explicite⁴. La solution qu'elle avance reçoit d'ailleurs immédiatement l'opposition de son compagnon, qui emploie explicitement, cette fois, un *non*. On remarquera également que F3, par rapport à l'exemple 1 avec *wouin*, fluctue dans son accord et son désaccord puisqu'elle se retrouve ici opposée à H et F1, alors que dans l'exemple 1 avec *wouin*, elle se retrouvait du côté de H et F1. Voir à cet effet Berrier (en préparation).

4.4 Se confronter et utiliser explicitement la forme négative

Pour le désaccord vers la fin de la conversation E-10, on retrouve l'opposition H et F2. Ainsi dans l'exemple 3 ci-dessous:

Exemple 20 sur "contredire" tiré de E-10 (page 27-28):

- F2 : J'é le /
 H : Photo là, tu disais là.
 F2 : Oué. J'ai le p'tit esquimau que j'vas faire encadrer là
 H : Ah oué
 F2 : Aussitôt j'vas aller à Sherbrooke
 F1 : Hum

⁴Nous remercions ici Robert Bourassa, enseignant, de ses remarques pertinentes.

- H : Ça va coûter combien ça, c't' affaire là?
 F2 : Jus' la batik toute seule, ah. **Ah bin là t'as (?) pas écouté, toi.** C'était l'même prix que l'tien.
 F1 : C'é pas grave.

4.5 Éviter ou participer en alternance et de façon provisoire

Après l'opposition nette ci-dessus, chacun des deux protagonistes H et F2 intervient beaucoup moins quand l'autre participe au sujet de conversation choisi, ce qui limite nettement les désaccords. D'abord, on quitte, à l'instigation de F1, le thème de l'anniversaire de mariage (9 minutes environ avant la fin des trente minutes enregistrées) et personne n'y revient. La conversation passe au thème moins personnel des voyages, avec les prix des voyages en France et le visa de H, puis à la vie et aux occupations des amis de H. Dans la première partie, sur 135 interventions, F2 intervient 16 fois en 6 minutes ce qui est très peu pour elle, tandis que H intervient 24 fois, saisissant toujours la moindre «occasion qui permet de tenir la scène» pour reprendre Goffman (1987). Il se produit, semble-t-il, à cette étape, une sorte d'alternance (chacun collaborant épisodiquement au sujet) et un recours à l'évitement plutôt qu'au désaccord continu, même par implicite ou en «tournant autour du pot». Si les deux participants, H et F2, interviennent à nouveau ensemble, comme dans l'exemple suivant:

Exemple 21 sur «contredire» tiré de E-10 (page 34):

- F1 : (...) Ché pas pourquoi, mais je sé même pas où le d'mander, l'acte de naissance. Tsé avant t'allais dans ta paroisse
 F? : Hum, hum. Oué. [C'é pu là asteure
 F1 : [Mé là, c'é même pu ça
 H : **Bin c' t'a l'hôtel de ville, j'pense**
 F2 : **Bin c'é dins hôpitaux où qu'elle était**
 F1 : **Non c'é l'palais /**
 F3 : **Non, c'é t'à Montréal asteure ça. Ça a été changé.**
 C'tait ça, Montréal

Il y a à nouveau opposition. Cette fois, chacun y va de son avis et nettement dans l'explicite. Par ailleurs, on se rend compte, à ce point de l'analyse, que d'autres aspects touchant davantage l'analyse du discours entrent en ligne de compte et qu'ils servent à corroborer l'analyse. En effet, on glisse d'un type de discours à caractère expressif (donner son opinion et négocier l'organisation d'une fête) après 21 minutes d'enregistrement à un type de discours plus informatif (le prix des voyages en Europe, les nouvelles et anecdotes «moins menaçantes»

sur les amis de H, les sports, ...). Nous nous situons dans le courant issu des fonctions du langage de Jakobson (1963, p. 214) qui souligne que la fonction dite expressive « *vise à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle*». Vanoye ajoute que:

les éléments expressifs indiquent la présence, l'existence du destinataire. Ils introduisent la subjectivité dans le langage. Cette subjectivité peut envahir le message tout entier, qui devient alors le véhicule de l'expression personnelle du destinataire, ou intervenir indirectement ou de façon détournée.

Vanoye (1973, p. 97)

Le discours à caractère informatif, de son côté, sert à informer et correspond à la fonction référentielle de Jakobson (1963). Vanoye (1973) précise que:

nous avons affaire à des textes impersonnels, objectifs, ayant pour seul but de livrer à la connaissance du lecteur [ou de l'auditeur] des informations "pures" (...) L'élaboration de textes "objectifs" montrera qu'il est parfois difficile au destinataire, ou producteur de texte, de ne pas intervenir.

Vanoye (1973, p.76)

Ainsi, chaque type de texte implique une certaine position du locuteur par rapport à son discours, l'engagement n'étant pas le même.

Exemple 22 sur "contredire" tiré de E-10 (page 36):

- H : (?) e: Ernest i disait si y-était pas, si un jour y-avait un offre pour l'Europe là, l'hockey, là y-irait
 F? : (?)
 F2 : Yé-tu fort au hockey?
 H : Coach
 F1 : Bin yé coach
 F2 : Ah j'savais pas qu'i coachait
 H : I coache dans l'junior majeur du Québec
 F2 : **Ah, okay. Y-a un bac en éducation physique?**
 H : Non

Cependant, dans toute la logique de la construction des réseaux dans la conversation E-10, on pourrait même avancer que F2 non seulement soutient ici (par des questions) la tentative de sujet initié par H et la transforme en sujet de conversation, mais qu'en plus, elle ne se laisse pas impressionner par la référence à la ligue majeure. Sa petite "question assassine" montre que son système de références est différent de celui de H, mais surtout que cette question est encore une façon de s'opposer... pour le contrôle de la conversation.

4.6 Autres moyens

Par ailleurs, dans d'autres conversations du corpus, l'opposition explicite n'a pas lieu non plus. Les personnes enregistrées ici sont des étudiants qui suivent le même cours, mais ne sont pas exactement des amis (la conversation E-15 comprend deux hommes / deux femmes):

Exemple 23 sur "contredire" tiré de E-15 (page 45):

- MB : noir total lors de la mort de Jésus là (pause). I aurait pas implicit' ment reconnu parsque de par la logique des tex'es, i peuvent pas en arriver comme /
- FA : **Moi j'fais une overdose là fak je-je-je (silence). Moi ma mère, [a m'a- a m'a saturée là-d'ssus**
- MD : [(?)
- FA : Ah
- FC : **Moi aussi**
- MB : **Wouin**, mais moé, moé je- personnellement je-j' avoue (?)
- FA : **Bin moi, personnellement, chu pu capab' n'entend' parler (?)**
- FC : **Wouin. Mais cé ça (?) p't-êt'**

Avec cette interaction, on se trouve en fin de conversation après 29 minutes de conversation entre deux hommes et deux femmes. Les femmes ne sont pas solidaires depuis le début. C'est la première fois qu'elles font bloc ensemble contre le sujet de conversation annoncé, la religion. Cependant, elles n'utilisent pas de formes telles *Non*, ou *Je m'oppose* ou même *Je ne suis pas d'accord pour qu'on continue comme ça*. De plus, le terme d'adresse direct auquel on pourrait s'attendre, le TU et ses dérivés tels *ton*, *ta* n'est pas utilisé. Ceci se retrouve dans toute la conversation: le *tu* n'apparaît pas ou très peu (ce n'est d'ailleurs pas la seule conversation du corpus dans laquelle se produit ce phénomène). On pourrait s'attendre à trouver entre étudiants dans la vingtaine: *Non, nous, la religion là, ça marche pas. T'as pas aut'chose. TU veux pas parler de toi, ...*, cf. l'exemple de la conversation E-16. Au lieu de cela, les participantes utilisent *Moi, je...* et, en plus, elles ont recours à une tierce personne, la mère, pour bloquer le sujet.

5. Conclusion

L'examen exploratoire du corpus E-10 en particulier montre que les participants préfèrent se lancer sur une piste sécurisante comme le montrait Berrier

(1994) quand il s'agit de s'opposer ou de ne pas être d'accord. D'abord, ils préfèrent employer des marqueurs qui ont l'air d'avoir un sens positif. En effet, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la forme *wouin*, par exemple, serait plutôt l'équivalent illocutoire d'une indécision assez nette, penchant fortement vers le *non*, plutôt que d'un *oui*, ce que l'on pourrait croire par sa forme et son contenu traditionnel. Il en est de même pour *bin*. En outre, les participants préfèrent donner une certaine quantité d'explications, cf. les reprises, les répétitions, les énumérations, ..., plutôt que d'énoncer un *non* trop catégorique et, par là-même, menaçant pour la "représentation de soi", ou concept de «face» avancé par Goffman (1974), des divers participants et pour l'équilibre de la situation, cf. Beebe (1990). Enfin, les participants préfèrent l'attente, le non-dit, ou l'évitement plutôt que l'emploi d'un *non* catégorique menant à la confrontation, ainsi que le montre l'exemple de la conversation E-15 dans laquelle on procède par allusions, cf. Weizman (1989), et dans laquelle on attend 29 minutes avant de s'opposer à l'installation de sujets de conversations non souhaités. Pour terminer, les participants préfèrent, semble-t-il, aller dans le sens de l'accord avec ce qui est dit, cf. Brown & Levinson (1978), F1 et F3, les alliés dans un rôle secondaire dans la conversation E-10 dont il est question, se ralliant finalement, selon les moments, à l'un ou à l'autre des leaders pour calmer le jeu et selon les nécessités du moment, cf. Berrier, (en préparation). Autrement dit, le jeu des alliances et des oppositions évoqué par certains chercheurs, Kerbrat-Orecchioni & al. (1995), constitue, nous semble-t-il, un enjeu extrêmement important (sinon l'enjeu même) de toute conversation à quatre qui, ainsi, ne se ramènerait pas exactement à des conversations à deux ou à trois.

Légende pour la transcription des conversations:

/	:	interruption
[]	:	deux locuteurs parlent ensemble
(?)	:	incompréhensible
e:	:	hésitation
euh	:	hésitation
je - je - je	:	reprise
MB, MD, ME, H, H1	:	locuteurs masculins, pas les mêmes d'un enregistrement à l'autre
FA, FC, FD, F1, F2, F3	:	locutrices, pas les mêmes d'un enregistrement à l'autre

Références

- ANDRÉ-LAROCHEBOUVY, D. (1984) *La Conversation quotidienne*, Paris, Didier.
- BÉAL, C. (1993) «Les stratégies conversationnelles en français et en anglais», *Langue française* 98, p.79-106.
- BEEBE, L. & al. (1990) «Pragmatic Transfer in ESL Refusals», in R.C. Scarcella, E. Andersen & S. Krashen (éd.), *Developing Communicative Competence in a Second Language*, New York, Newbury House, p. 55-73.
- BERRIER, A. (en préparation) «Four Party-Conversations and Gender».
- BERRIER, A. (1994) «Se sécuriser en conversation: esquisse de stratégies», *Enjeux* 33, p. 129-136.
- BERRIER, A. (1990) «Tours de parole: théorie conversationnelle et pratique en français langue seconde au niveau universitaire», Thèse de doctorat non publiée, Toronto, University of Toronto.
- BOUCHARD, R. (1987) «Structuration et conflits de structuration», in J. Cosnier & C. Kerbrat-Orecchioni (éd.), *Décrire la conversation*, Presses Universitaires de Lyon, p. 73-104.
- BROWN, P., & S. LEVINSON (1978) «Universals in Language Usage: Politeness Phenomena», in E. Goody, *Questions and Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 56-289.
- CARROLL, R. (1987) *Les évidences invisibles*, Paris, Seuil.
- COULON, A. (1987) *L'ethnométhodologie*, Paris, PUF, Que Sais-je.
- DEBYSER, F. (1980) «Exprimer son désaccord», *Le Français dans le monde* 153, p. 80-88.
- EDELSKY, C. (1981) «Who's got the Floor?», *Language in Society* 10, p. 383-421.
- GOFFMAN, E. (1987) «Répliques et réponses», *Façons de parler*, Paris, Éditions de Minuit, p. 11-84.
- GOFFMAN, E. (1974) *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.
- GRICE, H.P. (1979) «Logique et conversation», *Communications* 30, Paris, Seuil, p. 57-72.
- HALL, E. T. (1976) *Au-delà de la culture*, Paris, Seuil.
- JAKOBSON, R. (1963) *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.
- KASPER, G., & M. DAHL (1991) «Research Methods in Interlanguage Pragmatics», *Studies in Second Language Acquisition* 13, p. 215-247.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. & al. (1995) *Le trilogue*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- LÉARD, J-M. (1989) «Les mots du discours: variété et enchaînement au niveau sémantique», *Revue québécoise de linguistique*, vol. 18, n°1, p. 85-108.
- LÉARD, J-M. (1983) «Le statut de *fak* en québécois: un simple équivalent de *alors?*», *Travaux de linguistique québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 59-100.
- MOESCHLER, J. (1982) *Dire et contredire*, Berne, Frankfurt, Peter Lang.
- RICHARDS, J. & R. SCHMIDT (1983) «Conversational Analysis» *Language and Communication*, London, Longman, p. 116-154.

- ROULET, E. (1981) «Échanges, interventions et actes de langage dans la structure de la conversation», *Études de linguistique appliquée* 44, p. 7-39.
- SACKS, H., E. SCHEGLOFF & G. JEFFERSON (1974) «A Simplest Systematics for the Organisation of Turn-Taking for Conversation», *Language*, vol. 50, n° 4, p. 696-735.
- SCHEGLOFF, E. & H. SACKS (1974) «Opening Up Closing», in R. Turner (red.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin, p. 233-263.
- VANOYE, F. (1973) *Expression, communication*, Paris, Colin.
- VINCENT, D. (1993) *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec, Éditions Nuit Blanche.
- WEIZMAN, E. (1989) «Requestive Hints», in S. Blum-Kulka & al. (red.), *Cross-Cultural Pragmatics: Requests and Apologies*, Norwood, Ablex, p. 71-95.
- WHALEN, M. & D. ZIMMERMAN (1987) «Sequential and Institutional Contexts in Calls for Help», *The Social Psychology Quarterly*, vol. 50, n° 2, p. 172-185.
- WIERZBICKA, A. (1985) «Different Cultures, Different Languages, Different Speech Acts», *Journal of Pragmatics* 9, p. 145-178.